

## **Cannes 86** Un festival hautement surveillé

Léo Bonneville

Numéro 125, juillet 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/50769ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bonneville, L. (1986). Compte rendu de [Cannes 86 : un festival hautement surveillé]. *Séquences*, (125), 4–13.

# CANNES 86

## Un festival hautement surveillé

Léo Bonneville

Le « bunker » de Cannes porte bien son nom. N'y entre pas qui veut. Il faut montrer patte blanche. Particulièrement cette année. Non seulement il faut présenter sa carte de presse, mais il faut se soumettre à des fouilles. Chaque serviette et chaque sac sont visités. De plus, personne ne peut entrer dans une salle avec une serviette ou un sac. Au cas où une bombe artisanale s'y trouverait cachée dans un double fond. Il faut les déposer au vestiaire. Et verser son obole. Trois femmes sont préposées pour servir des centaines de journalistes. Vous voyez la bousculade à la sortie. C'est le prix à payer pour assurer sa sécurité.

Cette psychose de la peur a fait fuir beaucoup de personnalités qui n'ont pas osé apparaître à cette grande fête annuelle. Et surtout des Américains dont on sait qu'ils sont passés maîtres dans le 7e art. Ce n'est pas l'impression de Jack Valenti, le vigoureux président de la Motion Picture Association of America qui ne comprend pas « l'excès des bruits, fureurs et polémiques concernant la prétendue absence des Américains à Cannes ». Il a déclaré: « Nous sommes plus de cinq cents. Toute l'équipe de la M.P.A.A. est là, une dizaine de présidents de grandes compagnies, une quarantaine de producteurs et un grand nombre de distributeurs, agents et représentants divers du cinéma américain. En réalité, il ne manque que les deux ou trois stars internationales qui, certes, comptent pour

un festival. Il faut comprendre que la plupart des professionnels du cinéma américain ne sont pas identifiables. Ils prennent des risques comme n'importe qui, et ils les acceptent. Il en va autrement pour une star comme Stallone. Il constitue une cible de choix pour n'importe quelle action désespérée. Ces stars, d'autre part, ne sont pas libres. Leurs compagnies d'assurances refusent de les assurer pour une photo ou un festival, si important soit-il. Je ne juge personne et j'essaie d'expliquer une situation que certains ont résumée un peu trop facilement. Malgré toutes les garanties données, il est trop difficile de juger une star internationale. Pensez que certaines sont assurées pour des millions de dollars. » De son côté, le président du jury, Sydney Pollack a publié dans *Le Figaro* un article dans lequel il observe: « J'ai un peu l'impression d'être en liberté surveillée. Je comprends les réalisateurs et acteurs américains qui ont renoncé à venir. Leur présence en masse pouvait faire de Cannes une cible. Je comprends leur inquiétude et même je la ressens. »

Quoi qu'il en soit, il faut déplorer l'absence de Steven Spielberg, Martin Scorsese, Sylvester Stallone, Jon Voight... qui auraient sans doute animé des conférences de presse souvent décevantes et satisfait les nombreux curieux qui se massaient aux « marches du palais ». À défaut de ces artistes, il faut dire que le temps a été au beau fixe. C'était le retour aux belles années quand le soleil transforme les plages en éden et que le ciel bleu et pur réjouit les festivaliers dès la naissance du jour. Mais le journaliste ne fait que passer le long des plages pour s'engouffrer dans les salles où, sur les écrans, l'attendent des centaines de films. Ce sont près de 120 films qui sont présentés dans l'ensemble des sélections. 15 000 professionnels et 3 000 représentants des médias se pressaient pour assister à 1 800 projections données dans 25 salles de la ville pendant 12 jours, déroulant au total plus de 500 films dont 400 au marché du film.

Laissons de côté quelques films glanés ici et là dans les sections *Un certain regard*, *Perspectives du cinéma français*, *Quinzaine des réalisateurs*, *Semaine de la critique* et examinons les films de la compétition dont la sélection marque une amélioration notable sur celle des années précédentes et ajoutons quelques mots sur la présence canadienne à Cannes et sur le palmarès.

## EN COMPÉTITION

**AFTER HOURS** (Martin Scorsese) États-Unis

*Dans une certaine mesure, il s'agit du matérialisme de notre société, de sa frénésie de consommation, de sa méconnaissance des valeurs spirituelles. Quand Paul se relève et que les portes s'ouvrent — comme les portes du paradis —, ce qu'il découvre, c'est la joie d'être vivant. C'est la plus belle leçon qu'il puisse recevoir.*

Martin Scorsese

(Voir critique dans Séquences, no 123 p. 62)

**BORIS GODOUNOV** (Sergueï Bondartchouk) U.R.S.S.

*Nous avons voulu ressusciter à l'écran l'époque dans toute son authenticité. Et, en même temps, conserver la mélodie de la poésie de Pouchkine, éviter le langage parlé, sans simplifier ni moderniser la tragédie. Il n'était pas question de sacrifier aucun fragment essentiel.*

Sergueï Bondartchouk

C'est le drame en vers d'Alexandre Pouchkine que Bondartchouk a porté à l'écran. Il ne lésine pas sur les moyens et fait appel à des décorateurs, des joailliers, des tisserands pour reconstituer dans les moindres détails la vie du XVI<sup>e</sup> siècle dans la Russie des tsars. Nous sommes en 1598, à Moscou. Le film avance lourdement et durant cent quatre-vingt-quatre minutes nous piétons dans les avenues du tsar usurpateur. Tout cet appareil n'aura servi qu'à donner de nouveau l'occasion au cinéaste de régler des batailles: les moments les mieux réussis de ce film-spectacle. Quant au reste, les spec-



tateurs se sont vite lassés — au point que la salle s'est vidée de moitié au cours de la projection. Il faut dire que Moussorgski n'était pas au rendez-vous.

**LA DERNIÈRE IMAGE** (Mohammed Lakhdar Hamina) Algérie

*Tout m'est revenu. Tout. L'âge venu, par d'étranges détours, me ramène vers l'enfant que je fus, vers une époque que je croyais ensevelie à jamais... et qui émerge aujourd'hui de ma mémoire par pans entiers. J'avais douze ans. C'était le temps de la guerre, de la misère et du mépris. Mais c'était aussi le temps de mademoiselle Boyer, mon institutrice venue de la métropole.*

Mohammed Lakhdar Hamina termine sa trilogie à l'envers. Après *Le Vent des Aurès* (1965) et *Chronique des années de braise* (1975), voici *La Dernière Image* qui aurait dû ouvrir la trilogie. D'ailleurs ces trois films sont autobiographiques. *La Dernière Image* raconte l'amour d'un jeune garçon de 12 ans pour son institutrice venue de France. Nous sommes en 1940. Le réalisateur en profite pour faire le tableau de la situation politique à cette époque: l'antisémitisme des pétainistes, le racisme des colons... Mais c'est le jeune Moulad que nous suivons,

toujours aux aguets pour scruter les moindres gestes de son institutrice. Histoire assez émouvante au bord du mélo et que le cinéaste raconte sans surprise comme sans panache. Un petit film qui se regarde avec tendresse.

**DOWN BY LAW** (Jim Jarmusch) États-Unis

*Il y a une ironie dans Down by Law. À un certain niveau, on peut lire le film comme le récit d'une évasion. Or, les films de ce genre sont structurés autour de la manière dont les héros s'évadent. Dans Down by Law, ce n'est pas dit. J'essaie de jouer avec les conventions, de ne les employer qu'à demi, de les suggérer sans en dépendre.*

*Chaque oeuvre est une mosaïque d'influences. Si Down by Law baigne dans un éclairage onirique, impérativement noir et blanc, c'est que La Nuit du chasseur fait partie de moi. Si l'action du film est commandée par la peur, les influences perverses, la fuite, l'innocence et l'aliénation, c'est que les contes de Grimm restent inscrits en moi. Je n'obéis pas à la logique, à la psychologie, mais à des pulsions qui sont comme un rappel d'émotions vécues ailleurs en un autre temps.*

Jim Jarmusch

Qu'importe d'où ils viennent. Jack et Zack se retrouvent en prison. Un jour, arrive un touriste italien qui mâchouille l'anglais savoureusement. Tout va changer. Un air de fête remplace les disputes de deux paumés. Et tous trois de tourner en rond en chantant fortissimo: « I scream, you scream, we all scream for ice cream ». Alors Roberto, avec une assurance inébranlable, entraîne ses compagnons



au royaume de la liberté. Quelle liberté? Les bayous de la Louisiane. Commence une véritable odyssee fertile en péripéties. Jim Jarmusch a réussi avec des images noir et blanc à nous faire suivre le calvaire de ces trois zigotos qui ne se termine pas sur un gibet, mais dans une cabane discrètement éclairée comme celle des *Disciples d'Emmaüs* de Rembrandt. Il faut dire que la présence de Roberto Benigni, dans le rôle de Roberto, apporte un humour, une gaieté, une insouciance qui sont récompensés par la rencontre finale avec la sémi-lante Nicoletta. C'est l'amour qui triomphe alors que Jack et Zack reprennent la route pleins d'espoir. Un film plaisant duquel on sort rafraîchi, maintenant que « down by law », c'est-à-dire que tout est « sous contrôle ».

**FOOL FOR LOVE (Robert Altman) États-Unis**

*Ce que vous voyez dans mes films, ce n'est pas la vérité mais ma vérité que chacun peut recevoir à sa façon. La différence entre une pièce de théâtre et un film, c'est qu'au théâtre le public, une fois pour toute, est placé devant la scène. Moi, je place le public où je décide de le placer et cela donne au film une dimension toute différente.*

Robert Altman  
(Voir critique, p.34)

**THE FRINGE DWELLERS (Bruce Beresford) Australie**

*Les Australiens continuent de considérer les Aborigènes (ces Noirs venus de l'Inde, de la Malaisie et ayant pris souche en Australie, il y a 4 000 ans) comme une race à part, ne pouvant donc susciter qu'un intérêt limité. Or, leurs valeurs sont souvent bien supérieures aux nôtres. Ils forment une société mystérieuse et exaltante. Même dans les conflits les plus cruciaux, les Aborigènes ne deviennent pas agressifs, ne se départissent pas d'un humour très particulier. Ce qui fait du film une tragi-comédie. De la vieille sorcière à ma jeune héroïne, de ses parents au jeune bouvier qui l'aime et lui fait un enfant, tous sont profondément attachants. Il suffit de recevoir la générosité qui émane de leur regard...*

Bruce Beresford

Bien que le livre dont le film a été tiré ait été écrit il y a vingt ans, la situation n'a guère changé en Australie. Les Aborigènes ont subi une véritable annihilation depuis l'arrivée des colons anglais, en 1788. Mais aujourd'hui des programmes sociaux tentent de leur venir en aide. C'est grâce à un de ces programmes que la famille Trilby va pouvoir quitter le bidonville pour venir habiter au centre dans une maison neuve. Mais allez donc convertir subitement des Aborigènes. Ils ne peuvent s'accoutumer à cet environnement. Et c'est le retour au milieu initial. Le film ne manque pas d'intérêt, car le cinéaste nous montre bien ce qui sépare les Blancs des Aborigènes.

Ces derniers se sentent mal à l'aise chez les « étrangers ». Bruce Beresford a réussi à nous émouvoir par le côté documentaire de cette histoire de famille. Il n'a guère cherché à faire un film sur le racisme. Ce qui l'a séduit, c'est précisément les difficultés d'adaptation des indigènes à la ville blanche.

**GENESIS (Mrinal Sen) Inde/France/Belgique/Suisse**

*Genesis est un film dont le propos est volontairement universel.*

Mrinal Sen

Un tisserand et un fermier se sont retirés quelque part en Inde. Ils sont à la merci d'un marchand qui approvisionne le tisserand en laine et le paie en produits de la terre. Voici qu'une femme surgit d'une inondation pour partager leur vie. C'est elle qui leur fera comprendre qu'ils sont exploités par le marchand. De fait, le jour viendra où le marchand arrivera avec un bulldozer... Mais la femme est toujours là avec l'enfant qu'elle porte et qui fera l'objet de la rivalité des deux hommes. Mrinal Sen a filmé cette aventure humaine comme au temps du néo-réalisme. Il s'attache à nous montrer les êtres et leur territoire dénudé. La caméra s'attarde sur les ruines, le cimetière, le désert et ne bouge que lorsque les personnes se déplacent. Il y a là un rythme intérieur sollicité particulièrement par la présence paisible de la femme, incarnée subtilement par Shabana Azmi.

**I LOVE YOU (Marco Ferreri) France/Italie**

*C'est un film sur les rapports entre les hommes et entre les femmes en général et sur un porte-clés.*

*Le porte-clés est une poupée, mais il aurait très bien pu représenter Clark Gable. J'ai fait des films sur les femmes. Cette fois, j'ai choisi un homme. J'avais envie de changer. Tout le monde a besoin d'une voix qui lui dise: I love you.*

Marco Ferreri

Vous souvenez-vous de *Rêve de singe*? Cette fois, Michel se prend d'amour pour un porte-clés. Pas n'importe quel. Un porte-clés au visage épanoui qui répond quand on siffle: I love you. Du fétichisme sonore! La femme est éliminée au profit d'un objet. Donc pas la femme-objet. L'objet. Marco Ferreri a beau avoir sollicité le talent et la popularité de Christophe Lambert pour s'amuser avec cet objet, le film est d'une platitude déconcertante. L'auteur se plaît à déplacer son personnage, à le faire siffler dans le porte-clés. Cela dénote une impuissance de création navrante. Tiens, si c'était là, le sujet du film: l'impuissance?

### LE LIEU DU CRIME (André Téchiné) France

*La province du Lieu du crime est un pays solaire, à la mesure de l'homme, une sorte de refuge comme un berceau originel. Je crois beaucoup à l'importance des lieux.*

André Téchiné

C'est au bord de la Garonne que le jeune Thomas (admirablement interprété par Nicolas Giraudi) rencontre deux évadés de prison qui lui réclament de l'argent sous peine de mort prochaine. Mais comment trouver la somme désirée? C'est alors que s'amorce pour Thomas une gymnastique morale et intellectuelle où le mensonge et le remords alternent. Mais le film dévie quand la mère de Thomas s'éprend d'un des évadés qui rôdent dans les para-

ges. Alors le spectateur n'a plus d'yeux que pour Catherine Deneuve transformée en femme passionnée. Et Thomas devient le témoin inattendu des nouvelles amours de sa mère. On le voit, la crédibilité en prend tout un coup. Et cette histoire n'est plus qu'un exercice assez vain où le pauvre Thomas demeure désemparé.

### MAX, MON AMOUR (Nagisa Oshima) France

Peut-on tomber amoureux d'un singe ou est-ce seulement une façon de susciter la jalousie d'un mari? Toujours est-il que Peter trouve sa femme dans un lit avec un singe. Et elle ne veut pas quitter l'appartement loué sans la certitude que son mari va prendre le singe avec elle à la maison. Et ainsi va se poursuivre cette convivialité à trois.<sup>(1)</sup> le singe participant aux plaisirs de la famille. Il y a là une certaine ambiguïté qui laisse le spectateur pantois. Quelles sont les réelles relations de Marguerite avec le chimpanzé? Est-il seulement un fétiche vivant? Sert-il de catalyseur pour réveiller l'amour du mari? On le penserait quand les époux songent à se débarrasser de l'animal. Nagisa Oshima réussit à nous intéresser à cette histoire bizarre avec des scènes qui s'enchaînent habilement. Il y a plus de mouvement dans le montage ici que dans ses films précédents. Il ne s'agit plus de l'empire des sens. Mais plutôt de l'emprise d'un animal sur une femme. J'ajoute que Charlotte Rampling remplit son rôle avec une simplicité, une dignité et un charme qui éblouissent.

(1) À quatre même, puisque l'enfant participe au jeu.

### THE MISSION (Roland Joffé) Grande-Bretagne

*Mon film n'est pas un éloge des jésuites, mais d'une certaine catégorie d'hommes qui privilégient dans leur vie l'amour et la spiritualité. Mais n'allez pas croire que c'est moi qui invente une vision idyllique des jésuites à cette époque en Amérique latine: j'ai lu leurs témoignages, j'ai lu ceux des Indiens, et je respecte totalement la vérité historique: la Compagnie de Jésus était la seule organisation valable pour protéger les Indiens contre l'esclavagisme des colons. Au milieu des commerçants, qui ne pensaient qu'à s'enrichir, l'Église a fait beaucoup pour défendre les Indiens, ces gens ont apporté un idéal. Les missions étaient peut-être une utopie paternaliste, mais, en tout cas, elles étaient vraiment idylliques!*

Roland Joffé

Je ne crois pas que le Jury de Cannes se soit discrédité en donnant la Palme d'or à *The Mission*. Bien sûr, il y avait *Le Sacrifice* et *Thérèse*. Avec *The Mission*, nous



tombons de mystique en politique, comme dirait Péguy. Et pourtant c'est une oeuvre mystique que sont allés fonder les jésuites en 1759 aux confins du Brésil, du Paraguay et de l'Argentine. Mais la puissance

de l'Ordre devait faire ombrage à l'Espagne et au Portugal. Et c'est alors que Rome, par l'intermédiaire du cardinal Altamirano (lui-même jésuite) ordonne aux jésuites d'abandonner la mission. Voilà pour le dilemme des consciences: obéir au représentant du pape ou rester fidèles aux Guarani. De toute façon, jésuites et Indiens tomberont sous les armes sophistiquées des Européens. Roland Joffé a réussi un film qui ne manque pas de panache. On frémit en voyant Mendoza, ce chasseur d'esclaves converti, entreprendre un voyage épuisant pour atteindre la mission qui surplombe les chutes vertigineuses d'Iguazu. On sent bien que cette jungle dense offre des surprises inquiétantes. Mais c'est le sort des Guarani qui nous intéresse, eux qui apprennent admirablement à fabriquer des instruments de musique. Or, ce travail va s'effondrer. Et le pouvoir temporel l'emportera sur le pouvoir spirituel. Un film qui ne manque ni d'émouvoir, ni d'étonner.

### MONA LISA (Neil Jordan) Grande-Bretagne

*Avec Mona Lisa, j'ai voulu faire un film ironique sur un homme d'âge moyen venu d'une classe modeste, qui tombe amoureux d'une très riche femme, noire, ultra sophistiquée. Il la conduit vers des hommes qui tous feront l'amour avec elle, alors que lui doit l'attendre dehors... Cela aurait pu être une comédie, mais j'ai préféré commencer dans une tonalité douce-amère pour aboutir, à travers la farce et l'humour noir à une fin tragique. Mais Mona Lisa est aussi un thriller des bas-fonds de Londres, plus réaliste que mes films précédents.*

Neil Jordan

Vous rappelez-vous cette chanson de Jay Livingstone et Ray Evans qu'interprétait Nat King Cole: « Mona Lisa, Mona Lisa, souris-tu



pour séduire ou pour cacher ton cœur brisé? » C'est cette rengaine qui sert de leitmotiv au film. Mona Lisa est une péripatéticienne, qui a « réussi ». Pour se protéger, elle obtient de son patron un chauffeur privé, un type qui vient de sortir de prison et qui n'a plus que sa fille et une... jaguar. C'est en accompagnant Simone, la séduisante Antillaise, que le chauffeur va découvrir le monde interlope des quartiers rouges de Londres. Randonnées cauchemardesques qui lui feront connaître les amours parallèles de Simone à qui il s'était attaché. Ce film qui ne manque ni de virtuosité ni d'audace nous plonge dans un monde de drogués, de truands, de prostituées... On court beaucoup et la caméra se déplace sans scrupule. Il faut surtout admirer l'acteur Bob Hoskins qui, avec une pétulance étonnante et un humour inventif, nous entraîne dans les lieux équivoques sans arrière-

pensée. Il ne faut pas être surpris si ce comédien a obtenu le prix du meilleur interprète masculin.

### OTELLO (Franco Zeffirelli) Italie

*Shakespeare, l'opéra, le cinéma, mes trois déesses sont réunies pour cet Otello qui est beaucoup plus qu'un drame lyrique filmé mais la vision de deux mondes irréconciliables, le raffinement et le pourrissement d'une intelligence face à la rusticité guerrière et la force primitive qui devient naïveté, incertitude, faiblesse. Sous la Renaissance, le poison a raison du glaive.*

Franco Zeffirelli

On peut aimer ou ne pas aimer cet *Otello*. Les puristes tiquent toujours. C'est vrai que Zeffirelli a fait des coupures, particulièrement pour les enchaînements, c'est vrai qu'il a sacrifié un solo de Desdemone (Mme Katia Ricciarelli ne s'en est pas offusquée, a-t-elle déclaré lors de la conférence de presse), mais tout est si ordonné que cette tragédie court vers son destin. Zeffirelli a su trouver des lieux impressionnants pour situer l'action: à Heraclion en Crète, à Barletta dans les Pouilles, en Italie. De plus, le cinéaste utilise quelques flashbacks pour illustrer ce que chantent les personnages. Il faut dire que Placido Domingo incarne Otello avec une fougue et un emportement qui finissent par le détruire. Quant à Katia Ricciarelli, elle apporte sa beauté étincelante et sa voix brillante dans un rôle qui la mène au sacrifice. Il n'y a pas à dire, cette oeuvre est une réussite et un enchantement. Pour qui aime à la fois le cinéma et l'opéra.

## PARLE-MOI D'AMOUR (Arnaldo Jabor) Brésil

*Ce n'est pas un film réaliste. Il doit être lu comme une plongée psychanalytique au plus profond du mystère de l'homme et de la femme. Il ne faut y chercher ni vraisemblance, ni raison. C'est l'histoire d'un couple à la recherche de l'amour infini. Ils veulent trouver une nouvelle identité au-delà de l'amour.*

Arnaldo Jabor

Parlez-moi d'amour est le troisième volet d'une trilogie commencée en 1978 avec *Tout va bien* et poursuivie en 1981 par *Je t'aime*. Les trois films se déroulent dans un espace clos. Nous voici en présence de Lui et Elle. Anonymes. Rien que deux personnes. Un duo. Plutôt un duel. Pendant près de deux heures, ces deux êtres vont se parler, se disputer, s'aimer, se déchirer, bref se confondre dans une quête de sens qui n'a pas de terme. Hélas! ce dialogue fluvial, farci d'invectives féroces, de rancœurs rappelées, de déceptions avouées, devient à la longue insupportable. La caméra a beau poursuivre les époux séparés, la lassitude atteint les spectateurs éprouvés par tant de heurts et de réconciliations reconstruites.

## PAUVRE PAPILLON (Raul de la Torre) Argentine

Nous sommes à Buenos Aires entre la chute de Berlin et le 17 octobre 1945. Ce pauvre papillon, c'est une femme. Elle vient d'apprendre que les alliés sont entrés à Berlin. Du même coup, on lui annonce que son père est mort. De plus, elle découvre qu'elle est d'origine juive. Ce qu'elle ignorait surgit soudainement: des milliers de

juifs ont été victimes des camps hitlériens. Et son pays est devenu le dépotoir des criminels de guerre allemands. On pense, bien sûr, à *Histoire officielle* qui a la même scénariste. Une femme prend conscience des horreurs insoupçonnées de la guerre. Comment échapper à ce cauchemar? Malheureusement, la démonstration rend le film assez emphatique où le romanesque côtoie le mélo dans une dénonciation évidente du fascisme.

## ROSA LUXEMBOURG (Margarethe von Trotta) Allemagne fédérale

*Un portrait et non une analyse. Il était impossible, dans un film, d'expliquer les tenants et les aboutissants d'une période aussi complexe que ce début de siècle en Pologne russe et en Allemagne. Je voulais montrer une femme entière et non un leader politique.*

Margarethe von Trotta



On voudrait bien se passionner pour cette femme révolutionnaire qui passe une grande partie de sa vie en prison et qui finit assassinée brutalement. Mais Margarethe von Trotta promène sa caméra ici et là, nous conduisant de la tribune à la cellule quand ce n'est pas au jardin (car Rosa s'intéresse grandement à la botanique, même en prison). Mais il y manque cette ferveur, cet

élan, ce rythme qu'on ne retrouve pas et dont l'absence rend le pensum de l'auteur passablement laborieux. Malgré cela, il faut reconnaître le talent de Barbara Sukowa qui incarne Rosa la Rose avec une sincérité certaine.

## RUNAWAY TRAIN (Andrei Konchalovsky) États-Unis

*Cette histoire est le symbole de ce que vous voulez. C'est une prison de laquelle on ne peut sortir. Cela peut-être aussi signe de liberté puisque mes héros s'en échappent. On peut considérer aussi que noire civilisation va à sa perte parce que personne ne peut arrêter ce train. Nous avons voulu donner une image du train comme d'une créature pré-historique, comme si nous créions un être étrange!*

Andrei Konchalovsky

(Voir critique p.33)

## LE SACRIFICE (Andrei Tarkovski) France/Suède/Grande-Bretagne

*Ce film est une parabole poétique. Chaque épisode peut s'interpréter de différentes façons. Je suis bien conscient qu'il va à contre-courant des idées communément admises aujourd'hui. C'est un film « à rebours ». Est-il nécessaire de préciser que je suis croyant, que je m'étonne de ce suicide spirituel (et pas seulement spirituel) vers lequel nous courons, même lorsqu'un État ne nous y contraint pas, et que je me sens plus proche de la pensée orientale: celle qui, au lieu d'engluer les hommes dans un bavardage universel, leur rappelle les Voies du Dedans?*

Andrei Tarkovski

On ne déflöre pas un poème,

même si on commente une parabole. Cet arbre que plante Alexandre avec Petit Garçon aura-t-il le temps de s'épanouir? Car la menace nucléaire plane sur l'humanité. Le premier ministre invite ses compatriotes au calme. « Nous sommes



tous, désormais, soumis aux mêmes conditions. » Alors Alexandre sait qu'une offrande <sup>(1)</sup> seule peut retarder l'holocauste. Il court chez Maria se purifier. Et il est prêt à tout sacrifier pour sauver la vie de la mort. C'est alors que l'incendie (le feu) accomplit son travail. Alexandre est-il devenu fou? Tarkovski, par des plans séquences méditatifs, inventorie l'espace pour nous introduire dans une « dimension spirituelle » et le film se clôt comme il a commencé devant  
« la beauté d'un arbre dans le matin »,

(1) Titre original du film: **Offret**

alors que Petit Garçon, endormi à ses pieds, rêve en balbutiant:  
« Au commencement était le Verbe ».

**THÉRÈSE** (Alain Cavalier)  
France

*Un mystique c'est quelqu'un à qui l'on a fermé les yeux et la bouche. Si vous avez lu les poèmes de saint Jean de la Croix, vous savez que la lumière naît de la « nuit obscure » et que pour entendre la parole, le silence absolu est nécessaire. Voilà ce que je devais montrer, avec les moyens imparfaits dont je disposais: un groupe de femmes enfermées, murées et silencieuses le plus souvent, qui est en relation avec le cosmos et prend en charge notre ignorance et nos tourments.*

*J'ai enlevé ce que je pouvais, pour aller à l'essentiel, au risque, comme Giacometti, de n'avoir plus rien du tout. Je résume ainsi ma tentative: un exercice merveilleusement tragique de perfection ratée.*

Alain Cavalier.

Nous avons une image bien lénifiante de Thérèse Martin. Après le film d'Alain Cavalier, il faudra l'oublier. Ce cinéaste vient de tracer le portrait le plus authentique de Thérèse de Lisieux. Cette petite bonne femme décidée n'hésite pas à aller jusqu'à Rome exiger du pape qu'il lui laisse prendre le voile. Et la voilà dans ce cloître où la souffrance, le froid, la maladie, les difficultés vont la sculpter âprement. Et pour que rien ne se perde de cette vie là obscure, la supérieure lui demande de mettre, au jour le jour, par écrit, le récit de ses actions comme de ses pensées. Rien là qui puisse enthousiasmer un cinéaste. Pourtant, Alain Cavalier est allé



au plus profond de cette existence. Pour en laisser apparaître la joie, la sérénité, il a gommé tout ce qui pouvait nous distraire de cette réalité où l'essentiel est dominé par un « ailleurs ». Des murs nus, une cloison épaisse, des femmes drapées de mantes noires et une caméra qui s'attarde sur les visages pour en saisir le rayonnement, sur des mains pour en entrevoir les gestes, sur les pieds pour en suivre la démarche. Bref, un film qui, à travers une vie simple de tous les jours, nous transmet une vérité qui perce les apparences. Un film qui ne peut laisser indifférent celui qui le regarde avec des yeux accueillants.

**HORS COMPÉTITION**

**L'AMOUR SORCIER** (Carlos Saura) Espagne

*Noces de sang est né par hasard, en voyant la générale d'Antonio Gades. Cela m'a paru*



fascinant et j'ai accepté de faire quelque chose. Je ne savais pas quoi. Un film ou un reportage... Mas je n'ai rien inventé; je me suis contenté d'apporter mon oeil. Carmen était déjà plus créatif, et je crois que L'Amour sorcier a encore franchi un nouveau palier. Nous avons pris une plus grande liberté vis-à-vis Manuel de Falla. Le cinéma, c'est comme la gymnastique, plus on en fait mieux on utilise les images. Malgré cela, il y a une constante commune à ces trois films: l'unité de lieu qui vient du désir de théâtralisation.

Carlos Saura

Après *Noces de sang* et *Carmen*, Carlos Saura complète sa trilogie avec *L'Amour sorcier*. Hélas! le film est une accumulation de lieux communs et souffre d'une absence de créativité de la part du cinéaste. En voulant démystifier la scène — il utilise un studio envahi par des bicoques — pour situer ses personnages, l'auteur a évacué tout merveilleux. Ce n'est pas la danse andalouse, par son côté débridé, qui arrive à nous émouvoir. Même la célèbre danse rituelle du feu sombre dans des mouvements d'une platitude déconcertante. C'est là que nous attendions le cinéaste dans une création endiablée. Nous avons plutôt une chorégraphie dépourvue de réelle invention. Vraiment *L'Amour sorcier* nous déçoit après des œuvres beaucoup plus riches.

### HANNAH AND HER SISTERS (Woody Allen) États-Unis

Je cherchais un ressort dramatique, une manière de rendre intéressantes les pensées de ce brave homme, et je me rendais compte que tant de gens avaient les mêmes. Mon médecin m'a dit que j'avais

quelque chose. Naturellement, j'en suis sûr, c'est le cancer... On y pense toujours.

Le rire qui naît du désespoir m'intéresse de plus en plus. Si je ne tenais pas un rôle dans le film, Hannah aurait un ton beaucoup plus grave... Je n'y peux rien, ma présence annonce toujours une note comique.

J'étais en train de relire Anna Karenine — Hannah Harenine — et ça m'a paru amusant d'envisager un film qui aurait la même structure. Qui passerait d'une histoire à une autre, puis à une troisième, pour revenir à la première. Une structure de roman.

Woody Allen

(Voir critique, *Séquences*, no 124, p. 56)

### LES PIRATES (Roman Polanski) France

Il serait prétentieux de voir dans ce film davantage qu'un récit d'aventures destiné à tous ceux qui ont su préserver une part de leur enfance.

Le travail du metteur en scène consiste à transporter le spectateur dans un certain monde, fût-il fictif, comme la Transylvanie du *Bal des vampires*. Il doit savoir inventer une culture, des costumes, une langue, etc. et s'efforcer de rendre tout cela crédible. Sinon le spectateur décroche.

Roman Polanski

C'est vraiment un film pour tous les âges. Si vous aimez l'aventure, si vous croyez à ce galion d'un autre temps emporté sur une eau agitée, si vous croyez à ce bonhomme sept-heures de capitaine Red, si vous croyez que les pirates sont prêts à tout, si vous croyez au jeune Grenouille (Frog) attiré par



une charmante Espagnole, alors laissez-vous transporter vers des mers inconnues. Roman Polanski, renouant d'une certaine façon avec le *Bal des vampires*, s'en donne à coeur joie, développe son humour, articule ses blagues et présente des personnages aussi ambigus que possible. Car ici où sont les bons, où sont les méchants? Sont-ce ces chenapans qui vivent de brigandages, ou ces seigneurs espagnols qui exploitent les esclaves? Toujours est-il que le capitaine Red donne le ton à cette expédition alimentée par les mutineries, les pendaisons, l'abordage, le naufrage, la canonnade... Tout est action vibrante et tonitruante. Les couleurs brillent, les affrontements éclatent, les beuveries s'animent. Le réalisateur mène son galion tambour battant. Impossible de sommeiller. Le navire est en ébullition. Ce film nous entraîne dans un monde où le merveilleux naît de toutes les ardeurs et de toutes les hardiesses. Rien n'a échappé au cinéaste. Le beau bateau a tellement séduit les festivaliers qu'il demeure à quai pour le souvenir de ce film prodigieux. Non, l'enfance n'est pas morte.

### UN HOMME ET UNE FEMME: VINGT ANS DÉJÀ (Claude Lelouch) France

C'est un film heureux sur la cinquantaine, l'âge où l'homme est

d'une totale efficacité.

Claude Lelouch

Il vaudrait sans doute mieux dire: vingt ans après. Elle est devenue productrice et lui cascadeur. Que va-t-elle tourner? Évidemment leur rencontre survenue vingt ans plus tôt. Comme cela paraît plutôt maigre et qu'on la connaît cette aventure, Lelouch va y introduire des personnages qui vont venir faire leur petit tour: Robert Hossein, Richard Berry, Patrick Poivre d'Arvor. Et aussi une histoire de fou évadé d'un centre psychiatrique. Comment cela peut-il se faire? Ne vous inquiétez pas. Lelouch va tout vous dire, plutôt tout vous montrer et c'est le film dans le film: Lelouch en train de tourner. De tourner si bien que tout le monde finit par se retrouver à Deauville. Car notre Claude aime beaucoup les citations. Les siennes. Et que je te glisse quelques flashes d'*Un homme et une femme*, première manière. Et chabadabada. Francis Lai est au rendez-vous. Le mélo est parfait.

\* \* \*

## LA PARTICIPATION CANADIENNE

Si aucun film de chez nous n'entrait dans la compétition officielle, en revanche, deux films avaient été choisis pour la Quinzaine des réalisateurs: *Dancing in the Dark* et *Le Déclin de l'empire américain*.

Tiré du roman de Joan Barfoot, *Dancing in the Dark* est le premier long métrage de Leon Marr. Edna Cormick, quarante-trois ans, vient d'être internée dans un hôpital psychiatrique pour avoir assassiné son mari. C'est là qu'elle noircit un cahier pour revivre son temps de mariage: vingt ans à frot-

ter, astiquer, nettoyer, préparer les repas pour recevoir son mari agréablement. Lorsqu'elle apprend que celui-ci la trompe, elle craque. Grâce à Martha Henry qui interprète le rôle avec une conviction étonnante, le film nous conduit dans les arcanes d'une âme bouleversée par la trahison. Vraiment Leon Marr nous donne un film d'une étrange beauté qui relève davantage de l'influence d'Alain Resnais que de Marguerite Duras. C'est un film qui fait honneur au cinéma canadien anglais.

Quant au film de Denys Arcand, *Le Déclin de l'empire américain*, c'est le film libérateur. Oui, le Québec peut se compter favorisé. Les libérateurs ne manquent pas. Après le cri tonitruant de De Gaulle, la tentative avortée de René Lévesque, voici un cinéaste qui libère le Québec. Lui, il a trouvé le chemin de la libération: le sexe. (Il fallait y penser!) La critique du journal bien pensant *Le Figaro* titre sans équivoque: « Denys Arcand libère le Québec », tandis que Louis Marcorelles, un inconditionnel du cinéma québécois, coiffe sa critique du *Monde*: « Quand le Québec se libère ». Alors maintenant que nous sommes libérés, qu'allons-nous faire? Telle est la question angoissante qui surgit à la suite de l'audition du film de Denys Arcand.

(Voir critique p. 19)

\* \* \*

## HOMMAGE À ORSON WELLES

C'est Oja Kodar elle-même, la dernière compagne d'Orson Welles, qui est venue présenter *Don Quichotte* commencé en 1957 et jamais achevé. D'ailleurs, peu après l'interruption du tournage, les deux comédiens sont décédés. Ce que nous

avons vu nous permet de conclure à un nouveau chef-d'oeuvre si Orson Welles avait eu la chance de terminer le film. Francisco Reiguero incarne le chevalier à la triste figure d'une façon bouleversante. D'une stature filiforme, il s'avance sur sa Rossinante sans se préoccuper de personne. Et Akim Tamiroff, dans les chausses de Sancho Pança, s'avance derrière son maître avec circonspection. Orson Welles a situé le film dans un décor contemporain, au point que défilant dans les rues d'une ville espagnole, les deux voyageurs reçoivent les applaudissements de la foule. Pendant quarante-quatre minutes nous étions sous le charme de ces deux protagonistes qui avaient emprunté la voix d'Orson Welles lui-même. D'ailleurs, certaines scènes se déroulaient en silence. Espérons que sur les quatre-vingts minutes retrouvées, d'autres passages viendront nous prouver que *Don Quichotte* est un rêve duquel Orson Welles n'a jamais pu se réveiller. Mais quel rêve!

\* \* \*

Malgré les craintes et les appréhensions, le festival s'est déroulé dans la plus grande sérénité. Aucune fausse alarme. Progressivement, les services de sécurité ont été moins tatillons et le festival a connu un succès sous tous rapports.

Les organisateurs se préparent déjà pour fêter le 40e anniversaire du Festival international de Cannes. Ils ont annoncé un séminaire sur les rapports entre le cinéma et l'opéra. Nul doute que ces échanges nous réserveront des commentaires pertinents. Il faut souhaiter que cette quarantième édition du Festival de Cannes connaisse un éclat bien mérité.

# PALMARÈS 1986

## FILMS DE LONG MÉTRAGE

**Palme d'or du Festival international du film — Cannes 1986**

*The Mission* de Roland Joffé

**Grand Prix spécial du jury**

*Le Sacrifice* de Andrei Tarkovski

**Prix de la mise en scène**

Martin Scorsese pour *After Hours*

**Prix d'interprétation féminine**

ex-aequo: Barbara Sukowa dans *Rosa Luxembourg* de Margarethe von Trotta  
Fernanda Torres dans *Parlez-moi d'amour* de Arnaldo Jabor

**Prix d'interprétation masculine**

ex-aequo: Michel Blanc dans *Tenue de soirée* de Bertrand Blier  
Bob Hoskins dans *Mona Lisa* de Neil Jordan

**Prix de la meilleure contribution artistique**

Sven Nykvist pour *Le Sacrifice* de Andrei Tarkovski

## FILMS DE COURT MÉTRAGE

**Palme d'or du Festival international du film - Cannes 1986**

*Peel* de Jane Campion

**Prix du jury (animation)**

*Gaidouk* (Heiduque) de Y. Katsap et L. Gorokhov

**Prix du jury (fiction)**

*Les Petites Magiciennes* de Vincent Mercier et Yves Robert

\* \* \*

**Camera d'or — Cannes 1986**

(pour une première oeuvre)

Claire Devers pour *Noir et blanc*

**Prix de la Commission supérieure technique — Cannes 1986**

*The Mission* de Roland Joffé

\* \* \*

**Prix de la Critique internationale - (Fipresci)**

- a) pour les films en compétition:  
*Le Sacrifice* d'Andrei Takovski  
pour la maîtrise de son expression filmique et la noblesse de son message intellectuel.
- b) pour les films dans les sections parallèles:  
*Le Déclin de l'empire américain*  
de Denys Arcand  
pour la lucidité et l'humour de son évocation des problèmes de la vie privée en forme de pamphlet social.

\* \* \*

**Prix oecuménique**

*Le Sacrifice* d'Andrei Tarkovski  
pour sa vision poétique d'un monde menacé où l'homme recherche une dimension spirituelle pour survivre.

Le jury accorde une mention à

*Thérèse* d'Alain Cavalier  
pour son film dont le dépouillement de la mise en scène traduit la sérénité d'une âme passionnée.